

L'ART POÉTIQUE

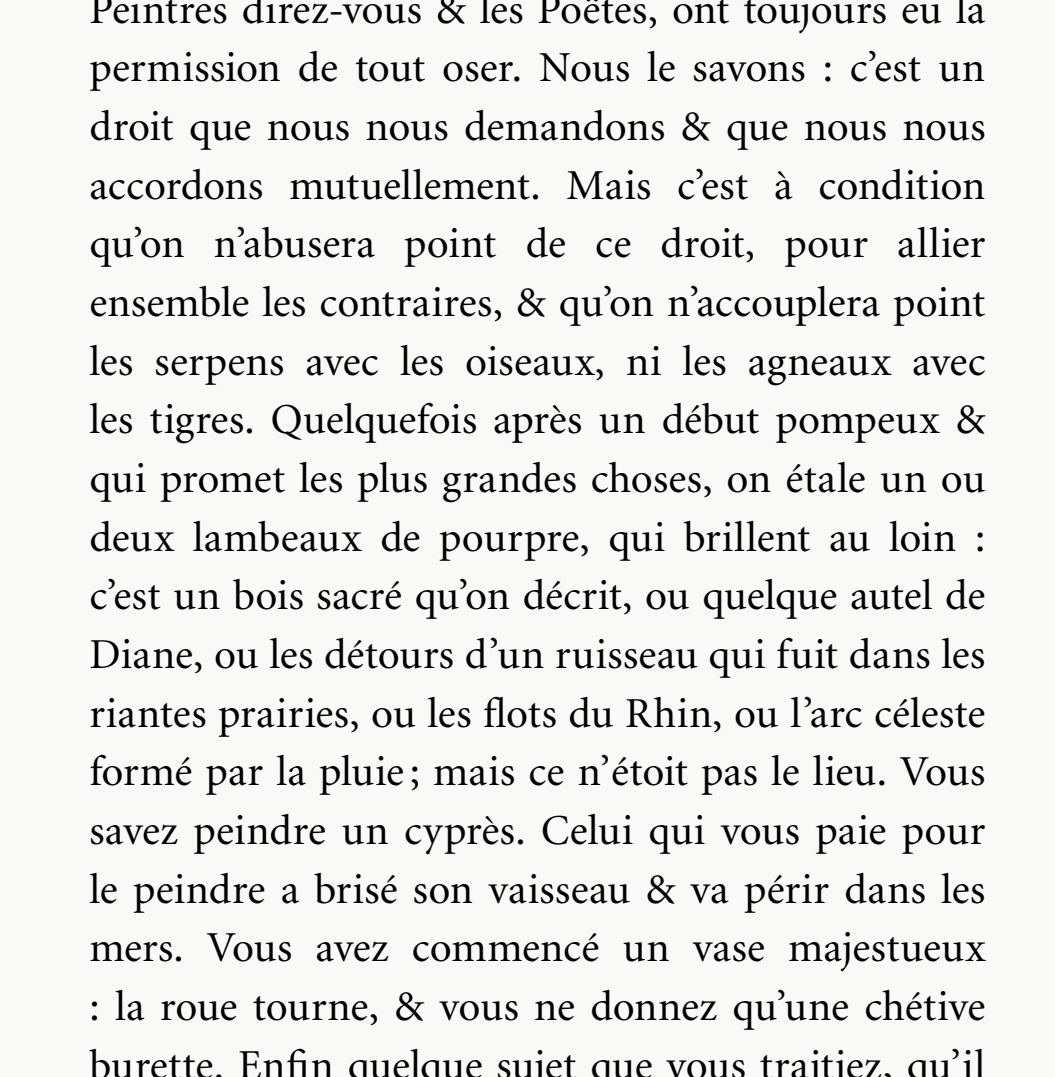
Traduit par Charles Batteux



Giacomo Di Chirico (1844-1883), *Quinto Orazio Flacco* (1871).
Portrait d'Horace tel qu'imaginé par Di Chirico.

Vertiges

www.vertiges.com



Raphaël, *Horace en conversation avec des poètes au mont Parnasse*,
Rome, chapelle Sixtine.

SI UN PEINTRE s'avisait de mettre une tête humaine sur un cou de cheval, & d'y attacher des membres de toutes les espèces, qui seroient revêtus des plumes de toutes sortes d'oiseaux; de manière que le haut de la figure représentât une belle femme, & l'autre extrémité un poisson hideux; je vous le demande, Pisons, pourriez-vous vous empêcher de rire à la vue d'un pareil tableau?

C'EST précisément l'image d'un livre qui ne seroit rempli que d'idées vagues, sans dessein, comme les délire d'un malade, où ni les pieds, ni la tête, ni aucune des parties n'iroit à former un tout. Les Peintres direz-vous & les Poètes, ont toujours eu la permission de tout oser. Nous le savons : c'est un droit que nous nous demandons & que nous nous accordons mutuellement. Mais c'est à condition qu'on n'abusera point de ce droit, pour allier ensemble les contraires, & qu'on n'accouplera point les serpens avec les oiseaux, ni les agneaux avec les tigres. Quelquefois après un début pompeux & qui promet les plus grandes choses, on étale un ou deux lambeaux de pourpre, qui brillent au loin : c'est un bois sacré qu'on décrit, ou quelque autel de Diane, ou les détours d'un ruisseau qui fuit dans les riantes prairies, ou les flots du Rhin, ou l'arc céleste formé par la pluie; mais ce n'étoit pas le lieu. Vous savez peindre un cyprès. Celui qui vous paie pour le peindre a brisé son vaisseau & va périr dans les mers. Vous avez commencé un vase majestueux : la roue tourne, & vous ne donnez qu'une chétive burette. Enfin quelque sujet que vous traitiez, qu'il soit simple & un.

L'APPARENCE du bon nous trompe presque tous : vous ne l'ignorez pas, Père illustre, & vous, Fils dignes d'un tel père : Je tâche d'être court, je deviens obscur; je veux être poli & délicat, j'ôte l'âme & les nerfs; celui qui veut s'élever, est enflé; celui qui craint trop l'orage & le danger, rampe à terre. Il en est de même du Poète qui veut varier son sujet par le merveilleux. Il peint un dauphin dans les bois, & un sanglier dans les flots. La crainte d'un défaut nous jette dans un autre, quand on ignore l'art. On verra près de l'école d'Emilius un artiste exprimer excellemment les ongles & la mollesse des cheveux avec le bronze; mais son ouvrage restera imparfait, parce qu'il ne saura point faire un tout. Si j'entreprendois de composer un Poème, je ne désirerois pas plus de ressembler à cet homme, que d'avoir un nez difforme avec de beaux cheveux & de beaux yeux.

VOUS qui entreprenez d'écrire, choisissez une matière proportionnée à vos forces, & essayez longtemps ce que peuvent, ou ne peuvent point porter vos épaules. Celui qui aura choisi un sujet proportionné à son talent, saura le rendre comme il convient, & dans un ordre lumineux. Cet ordre, pour avoir toute la grace & tout l'effet possible, demande, si je ne me trompe, qu'on dise dans l'instant où on prend l'action, ce qui doit être dit dans cet instant, & qu'on renvoie l'exposé du reste à quelque occasion favorable. L'auteur d'un poème considérable ne doit rien écrire qu'avec beaucoup de choix. L'assortiment des mots entre eux demande aussi beaucoup d'art & de finesse. Cet assortiment sera heureux, si on sait donner à un mot connu le piquant d'un mot nouveau. Si par hasard un Écrivain se trouve dans la nécessité de faire connoître par des signes de nouvelle invention, des choses jusqu'alors inconnues, rien ne l'empêchera d'en créer que nos vieux Cathegus n'aient point entendus; pourvu qu'il ne porte pas trop loin cette liberté. Et ces mots de nouvelle création, seront reçus, s'ils sont grecs d'origine, latinisés par une légère inflexion. Pourquoi n'accorderoit-on pas à Virgile & à Varius, ce qu'on a accordé à Lucilius & à Plaute? Pourquoi ne ferait-on à Lucilius & à Plaute? Pourquoi ne ferait-on à Lucilius & à Plaute? Pourquoi ne ferait-on à Lucilius & à Plaute? Pourquoi ne ferait-on à Lucilius & à Plaute? Pourquoi ne ferait-on à Lucilius & à Plaute?

HOMÈRE nous a montré en quels vers on doit chanter les rois, les héros, les tristes combats. La Plainte se renferme d'abord dans les distiques inégaux; ensuite on y fit entrer aussi la joie des succès. Nous ne dirons point qui fut l'inventeur du petit vers élégiaque; c'est un problème qui n'est pas encore décidé parmi les gens de lettres. L'ariste de la vengeance dans Archiloque de l'lambe, dont il fut l'auteur. Le Brodequin & le Cothurne majestueux adoptèrent ce pied; parce qu'il est propre au dialogue, qu'il est né pour l'action, & qu'il se fait entendre par le bruit des spectateurs. La Lyre chante les Dieux & les Héros enfans des Dieux, & l'athlète vainqueur & le coursier qui a remporté le prix, & les soucis de la jeunesse & la libre gaité des buveurs. Si je ne connois ni ne puis rendre les couleurs propres & les nuances de chaque genre, je ne mérite point le nom de poète. Pourquoi, par une mauvaise honte, l'ignoré-je plutôt que de m'en instruire? Un sujet comique ne doit point être rendu en vers tragiques : & réciproquement le festin de Thyeste ne pourroit se soutenir en vers familiers, convenables au brodequin. Chaque genre doit se renfermer dans ses limites. Quelquefois pourtant la Comédie élève le ton. Chremès en colère gourmande son fils d'un style haut & vigoureux; & de même la Tragédie s'abaisse dans la douleur. Quand Telephe & Pelée sont tous deux bannis & réduits à l'indigence ils renoncent aux phrases pompeuses & aux grands termes, s'ils veulent nous toucher par le récit de leurs maux.

CE N'EST PAS assez que les Poèmes soient dans leurs couleurs, il faut encore qu'ils soient touchans, & qu'ils mènent le cœur de l'auditeur où il leur plaît. Le visage de l'homme devient triste ou riant, à la vue de ceux qui pleurent ou qui rient. Si donc vous voulez que je pleure, il faut d'abord que je pleurez vous-même. Ce sera alors, Telephe & Pelée, que je serai touché de vos disgrâces. Si vous rendez mal votre rôle, vos malheurs me feront ou rire ou bâiller. Un air irrité demande des paroles tristes; un air irrité, des paroles menaçantes; un air enjoué, ou sévère, un style gai, ou sérieux. La Nature nous a rendus capables de toutes sortes de sentimens selon les situations où le sort peut nous mettre. Elle nous anime, ou nous porte à la colère; elle nous serre, ou nous abat par la tristesse; ensuite elle se sert de la langue comme d'un interprète, pour faire sortir les sentimens. Si vos discours n'ont pas le style & le ton de votre situation, tous les Romains, le peuple & les Grands, se moqueront de vous. Il y a une grande différence entre un valet qui parle, ou un héros. Le vieillard grave & le jeune homme dans le feu de l'âge, une dame de qualité, une nourrice tendre, ont un langage très-différent. Il en est de même du marchand qui voyage, & du laboureur qui cultive en paix son champ fertile; de celui qui est né en Colchide, ou en Assyrie; de celui qui a été élevé à Thèbes ou à Argos.

PEIGNEZ d'après la renommée; ou si vous créez, que toutes les parties soient d'accord entre elles. Si, par hasard, vous remontez Achille vengé, qu'il soit actif, ardent, colère, implacable, qu'il ne reconnoisse point de loi, qu'il n'y ait rien qu'il ne s'arrose par les armes. Médée sera cruelle, inflexible, Ino gémissante; Ixion perfide; Io errante, Oreste triste & mélancolique.

SI VOUS OSEZ donner à la scène un caractère entièrement neuf, qu'il soit à la fin tel que vous l'avez montré au commencement, & qu'il ne se démente nulle part. Mais il est bien difficile de donner des traits propres & individuels aux êtres purement possibles. Il est plus sûr de tirer un sujet de *l'Iliade*, que de donner des choses inconnues, dont personne n'ait jamais parlé. Cette matière, déjà donnée au public, deviendra votre bien propre, si vous ne vous attachez pas trop à la lettre, ni à rendre trait pour trait; & que vous n'alliez point, par une imitation scrupuleuse, vous mettre dans des entraves, telles que vous ne puissiez ni avancer sans blesser les règles, ni reculer sans rougir.

VOUS ne commencerez pas comme autrefois un Poète Cyclique : Je chante les fortunes de Priam & cette guerre fameuse... Où ira ce prometteur après un tel début? La montagne en travail enfante une souris. Que j'aime bien mieux celui qui commence simplement & sans orgueil : Muse, parlez-moi de ce Héros qui après la ruine de Troie, parcourut les villes & connut les mœurs de leurs habitans. La fumée ne viendra pas après la flamme mais on verra les plus riches tableaux après cet exorde modeste. On verra Antiphate, Scylla, Charybde, le Cyclope, & une infinité d'autres merveilles. Il ne remontera pas à la mort de Méléagre pour en venir au retour de Diomède, ni jusqu'aux deux œufs de Venus, pour raconter la guerre de Troie. Il court à l'événement, il emporte ses lecteurs au milieu des choses, comme si le reste leur étoit connu : il abandonne tout ce qu'il ne peut traiter avec succès; enfin, dans ses mensonges, il mêle avec tant d'art, le faux avec le vrai, que le commencement, le milieu, la fin, paroissent un tout de même nature.

DÉSIREZ-VOUS savoir ce que nous demandons de vous, le Public & moi? Daignez m'écouter : Si vous voulez qu'un spectateur, toujours attentif, suive votre pièce de scène en scène, jusqu'à ce que le Chœur dise : Batez des mains, vous vous attacherez à bien marquer les mœurs, qui varient, ainsi que les âges. L'enfant qui sait déjà répéter les mots, & former des pas assurés, aime à jouer avec ses pareils; il se varie sans savoir pourquoi, & s'appraise de même : si varie à chaque instant. Le jeune-homme délivré enfin de son gouverneur, se plaît à nourrir des chevaux, des chiens, & s'exercer dans le champ de Mars. Il est de cire pour recevoir l'impression du vice; il se cabre contre les avis, ne prévoit rien; il est prodigue, vain, a envie de tout, & le moment d'après, il ne veut plus de ce qu'il a désiré. Les goûts changent : l'homme-fait songe à amasser du bien, à acquérir des amis, à s'élever aux honneurs; il prend garde de faire quelque démarche dont il puisse se repentir. Une infinité de maux assiègent le vieillard, n'y eût-il que le désir d'amasser, & la crainte d'user. Il ne fait rien qu'avec lenteur & en tremblant : il est temporisateur, sans confiance sans ressource en lui-même, se défiant de l'avenir, quinteux plaintif, vantant sans cesse le temps passé lorsqu'il étoit jeune; prêchant, grondant tout ce qui est moins âgé que lui. Les années croissant jusqu'à un certain point, apportent à l'homme plusieurs avantages, qu'il perd ensuite à mesure qu'il s'éloigne de ce même point. Gardez-vous de donner à un jeune homme les mœurs d'un vieillard; ni à un enfant celles d'un homme fait; attachez-vous aux traits qui caractérisent chaque saison.

LA CHOSE qui se fait est en action ou en récit. Ce qu'on entend raconter frappe moins, que ce qu'on voit de ses yeux. Les yeux sont plus fidèles; par eux le spectateur s'instruit lui-même. Gardez-vous cependant de mettre sur la scène ce qui ne doit se passer qu'au dedans. Il y a beaucoup de choses qui ne doivent point paroître aux yeux, & dont un acteur vient rendre compte un moment après. Médée n'égorgera pas ses enfans sur le théâtre; l'horrible Atrée n'y fera pas cuire des entrailles humaines; Progné ne s'y changera point en oiseau; ni Cadmus en serpent : cette manière de les présenter seroit odieuse & détruiroit l'illusion.

UNE FABLE dramatique aura cinq actes, ni plus ni moins, si on veut qu'elle soit redemandée plusieurs fois. On n'y fera point intervenir de divinité, à moins que le dénouement ne soit digne d'un pouvoir surnaturel. Un quatrième acteur y parlera peu & rarement.

LE CHEUR y fera l'office d'un acteur; & jamais il ne chantera rien dans les entre-actes qui n'aide à l'action, & qui ne soit lié avec elle. Il donnera sa faveur & ses conseils aux personnages vertueux : il appaisera la colère, adoucira la fierté il louera les mets d'une table frugale, les effets heureux de la justice, des lois, de la paix, qui laisse ouvertes les portes des villes. Il gardera scrupuleusement le dépôt confié; il sera religieux, & priera les Dieux de protéger l'innocent qui souffre, & de punir le coupable orgueilleux.

LA FLUTE n'étoit pas autrefois allongée comme aujourd'hui, par des anneaux de léton, & neressembloit point à la trompette guerrière. Douce, simple, elle n'avoit que peu de trous, autant qu'il en falloit pour accompagner le Chœur, & se faire entendre dans un espace peu étendu; où se rassemblent un peuple peu nombreux, sage d'ailleurs & modeste. Mais lorsque ce même peuple eut étendu son domaine par ses victoires, que ses murs reculés eurent agrandi la ville, & qu'il eut appris à faire pendant la journée, des libations de vin pur au dieu de la joie; il fallut alors que les rythmes & le chant fussent plus marqués & plus forts. Car quelle délicatesse pouvoit avoir le citoyen des champs, qui, laissant un moment ses travaux, venoit se mêler avec l'habitant de la ville; l'homme grossier & ignorant, avec l'homme poli & instruit? Il fallut donc que le mouvement fût plus marqué, & que l'art fût plus sensible. L'acteur traîna une longue robe sur les théâtres; la cithare ajouta à ses cordes des cordes plus aiguës; l'élocution même prit un nouvel essor, & ne différa plus de celle des oracles, qui instruisent les mortels, & leur annoncent l'avenir.

ON ALLA PLUS LOIN. Le Poète tragique, qui jadis avoit obtenu pour prix un bouc, montra des Satyres nuds, & essaya de faire rire, même en conservant la gravité de son genre; parce qu'il falloit retenir par le charme de quelque nouveauté, un spectateur qui revenoit des sacrifices, plein de vin, & incapable de se tenir dans les bornes. Mais si on veut introduire sur la scène des Satyres rieurs & mordans, & allier le sérieux avec le plaisant, il faudra prendre garde avec l'acteur tragique, soit dieu, soir héros, qui figure avec le Satyre, & qui un moment auparavant étoit l'or & la pourpre des rois, n'aille point tout à coup, par un style bas & ignoble, entrer dans les boutiques du petit peuple, ou que, voulant éviter la bassesse, il ne se perde dans le vide, & n'embrasse les nues. La Tragédie ne doit jamais avilir son style; & quand elle se trouve vis-à-vis d'un Satyre, elle doit au moins laisser paroître l'embarras qu'éprouve une dame de qualité, qui est obligée de danser dans les fêtes publiques.

POUR MOI, si je faisais des satyres, je ne me bornerois pas à prêter à ces sortes de personnages des discours brusques & grossiers. Je m'éloignerois du ton tragique; mais de manière qu'il y eût encore quelque différence entre ce que sait dire Davus, ou l'effrontée Pythias, lorsqu'elle excroque à Simon un talent, & ce que dit un Silène, serviteur & nourricier de Bacchus. Je prendrois pour modèle un familier si simple, que chacun se croiroit capable d'en faire autant : & si on osoit l'entreprendre, on sueroit beaucoup, & peut-être sans succès : tant la suite & la liaison donnent de relief aux choses les plus communes. En un mot, selon moi, les Satyres qui sortent des forêts, ne doivent point dire de choses fines & délicates, comme s'ils étoient nés au milieu des villes, ou parmi des hommes polis. Ils ne doivent pas non plus vomir des grossièretés, ni des ordures : & si la canaille qui vit de noix & de pous chiches, les aime, le Sénateur, le Chevalier, le Citoyen honnête s'en offensent, & leur refusent le prix.

UNE SYLLABE longue suivie d'une brève, est ce qu'on appelle l'iambe; pied léger & rapide, qui a fait surnommer trimètres les vers iambiques, quoiqu'ils aient six mesures. Ce vers étoit autrefois tout composé d'iambes; mais depuis quelque temps, pour lui donner plus de consistance & de poids, l'iambe a bien voulu partager ses droits avec le grave spondée; à condition toutefois qu'il ne lui céderoit jamais ni la seconde, ni la quatrième place. Cet iambique moderne ne se trouve même que rarement dans les trimètres si connus d'Ennius & d'Accius. Un vers trop chargé de spondées prouve que l'ouvrage a été fait trop vite, & avec peu de soin; ou que l'auteur ne savoit point son art, reproche honteux. Il n'est pas donné à tout le monde de sentir le défaut de modulation dans les vers; & on a sur ce point trop d'indulgence pour nos Poètes. Sera-ce pour moi une raison de me négliger & d'enfreindre les règles? Ne dois-je point plutôt croire que tout le monde verra mes fautes; & me tenir sur mes gardes, comme si je n'avois nulle grâce à espérer? & encore avec ce soin, je n'ai pas droit aux éloges, je n'ai fait qu'éviter le reproche. Lisez les modèles que nous ont laissés les Grecs, & lisez les jour & nuit.

MAIS nos aïeux ont vanté les traits & les vers de Plaute. Nos aïeux étoient trop bons, pour ne rien dire de plus : du moins, si vous & moi nous savons distinguer un bon mot d'une mauvaise plaisanterie, & juger par le doigt & par l'oreille de la régularité d'un vers.

ON DIT que ce fut Thespis qui inventa le genre tragique, & qu'il fut le premier qui promena dans des chars, des acteurs barbouillés de lie, qui chantoient & jouoient ses pièces. Après lui Eschyle inventa les masques plus honnêtes, & les robes traînantes; il exhaussa un théâtre sur des tréteaux; il releva le style du dialogue, & donna aux acteurs des chaussures hautes. La vieille Comédie parut ensuite & fit beaucoup d'éclat. Mais sa liberté dégénéralant en licence, elle mérita d'être réprimée par une loi. Le Chœur comique fut donc forcé de se taire, n'ayant plus le droit de mordre.

NOS POÈTES se sont exercés dans tous les genres. Ils ont même osé abandonner les traces des Grecs, & traiter des sujets tout Romains, qui ne leur ont pas fait un médiocre honneur, tant dans le Tragique que dans le Comique. On peut dire même que le Latium n'auroit pas acquis moins de gloire par les ouvrages d'esprit que par sa valeur & par ses armes, s'il étoit aucun de nos Poètes qui pût se donner la peine & le temps de limer. Illustres rejetons de Numa, déifiez-vous de tout poème qui n'aura pas été corrigé pendant long-tems, & poli & repoli dix fois avec scrupule.

DÉMOCRITE a dit que le génie réussissoit mieux que l'art, & que l'Helicon n'admettoit point les écrivains qui n'ont pas le cerveau blessé. D'après cet oracle, la plupart des Poètes ont l'attention de conserver leur barbe, leurs ongles, de fuir les bains, de chercher les lieux solitaires. Vraiment c'est le moyen de mériter le nom de poète & d'en avoir les honneurs. Il faut bien se garder de jamais confier au barbier Licinus une tête que trois Anticyres ne guérissent pas. J'ai donc grand tort de me purger tous les printemps; personne ne feroit de meilleurs vers que moi. Mais il n'est rien qui me tente à ce prix. Je ferai l'office de la pierre à aiguiser, qui fait couper le fer, & qui elle-même ne coupe point. J'enseignerai à bien écrire, sans écrire moi-même. J'indiquerai les sources, je dirai ce qui nourrit un Poète, ce qui le forme, ce qui convient, ce qui ne convient pas, où tend le bon goût, où mène l'erreur.

POUR bien écrire, il faut avant tout, avoir un sens droit. Les écrits des Philosophes vous fourniront les choses : & lorsque vous serez bien rempli de votre idée, les mots pour l'exprimer, se présenteront d'eux-mêmes. Quiconque saura ce qu'il doit à sa patrie, à ses amis comme il doit aimer un père, un frère, un hôte; quel est le devoir d'un Sénateur, d'un Juge, d'un Général qu'on envoie commander, saura aussi rendre à chaque personnage ce qui lui convient. L'habile imitateur doit toujours avoir devant les yeux les modèles vivans, & peindre d'après nature. Une pièce qui aura des tableaux frappans, & des mœurs exactes, quoiqu'écrite sans grâce, sans force, sans art, fait quelquefois plus de plaisir au public, & retient davantage les spectateurs, que de beaux vers vides de choses, & des riens bien écrits.

LES GRECS avoient l'un & l'autre, le fonds du génie, & les grâces de l'élocution. Aussi n'étoient-ils avares que de louanges. Nos jeunes Romains savent partager l'as en cent parties. Fils d'Albinus, qui de cinq onces en ôte une, que reste-t-il? Parlez donc. Un tiers. À merveille! vous saurez conserver votre bien. Ajoutez une once : combien cela fait-il? La demi-livre. Quand une fois cette rouille, ce vil amour du gain a infecté les esprits, peut-on espérer des vers dignes d'être trempés d'huile de cèdre, ou serrés dans des tablettes de cyprès.

LES POÈTES écrivent ou pour plaire ou pour instruire, ou pour faire l'un & l'autre ensemble. Si vous donnez des préceptes, qu'ils soient courts, afin que l'esprit les saisisse vite, les apprenne, & les retienne fidèlement. Tout ce qui est de trop se répand hors du vase. Si vous inventez quelque fiction, uniquement pour plaire, qu'elle soit très-approchante du vrai. La fiction n'a pas droit de nous offrir tous ses caprices ni de retirer vivant de l'estomac d'une magicienne, un enfant qu'elle vient de manger. Nos graves Sénateurs rejettent ce qui n'est pas instructif; nos jeunes Chevaliers ne s'arrêtent pas aux pièces trop sérieuses. Le point de la perfection est de savoir mêler l'utile à l'agréable, de savoir plaire & instruire : voilà le livre qui enrichit les Sosies, qui franchit les mers, & immortalise son auteur.

CE N'EST PAS qu'il n'y ait des fautes dignes de pardon. La corde de l'instrument ne rend pas toujours le son que le doigt & la pensée lui demandent; quelquefois elle donne un son grave pour un son aigu : la flèche qui part ne frappe pas toujours le but. Que dans un poème le grand nombre soit celui des beautés je ne m'offenserai pas de quelques vers échappés à l'attention, ou que la foiblesse humaine n'aura pu éviter. Mais comme un copiste ne mérite point de grâce, quand il fait toujours la même faute, quoiqu'on l'ait averti; & qu'on se rit d'un joueur d'instrument qui se trompe toujours sur la même corde; de même un auteur trop plein de négligences devient pour moi un autre Chérile, que j'admire en riant, dans deux ou trois endroits, où il a réussi : au lieu que je souffre, quand il arrive au bon Homère de son meilleur. Mais il est permis dans un long ouvrage de s'oublier un moment.

EN POÉSIE comme en Peinture, il est des morceaux qu'il faut voir de près, & d'autres qui plairont davantage de loin. Ceux-ci craignent la lumière; ceux-là aiment le plus grand jour, & ne redoutent point l'œil perçant de la Critique on les a vus une fois, on les verra dix, & toujours avec un nouveau plaisir.

AINÉ des Pisons, quoique vous soyez né avec un sens droit, & conduit par les sages leçons d'un Père éclairé, écoutez ce que je vais vous dire, & tâchez de ne pas l'oublier. Il y a des genres où il est permis d'être médiocre. Un Juriconsulte, un Avocat, n'ont pas le talent de Messala, ni la science de Cassellius, cependant ils ont leur prix. Mais un Poète qui n'est que médiocre, ni les Dieux, ni les hommes ne lui pardonnent, ni même les colonnes du lieu où il récite ses vers. Comme dans un repas de plaisir, une mauvaise symphonie, des parfums médiocres, des pavots mêlés avec le miel de Sardaigne, blessent des convives délicats parce qu'on pouvoit prolonger sans cela le plaisir d'être à table : de même un Poème dont l'objet est de plaire à l'esprit, s'il n'est pas excellent, est dès lors détestable. Quand on ne sait point faire des armes, on ne s'avise point de manier le fleuret : quand on n'a point appris à lancer la balle, le disque, le cercle, on se tient en repos, pour n'être point la risée des spectateurs; & cependant sans être poète, on veut faire des vers. Pourquoi non? Ne suis-je pas libre & citoyen? N'ai-je pas les reproches de Chevalier? A-t-on quelque chose à me reprocher? Pour vous, Pison, vous n'écrirez rien, vous ne ferez rien, sans en être avoué de Minerve. Vous avez trop de sens, trop d'esprit, pour agir autrement. Si toutefois vous composiez jamais quelque ouvrage, ne manquez pas de consulter l'oreille de Metius, celle de votre Père, la mienne même; & gardez-le neuf ans dans vos tablettes. Tant que votre ouvrage sera dans le portefeuille, vous pourrez y faire des changemens. S'il a pris une fois son essor il ne revient plus.

LESHOMMES vivoient dans les forêts. Orphée prêtre & interprète des Dieux, leur apprit à respecter le sang humain, & à s'abstenir d'une nourriture indigne de l'homme : ce qui fit dire qu'il avoit apprivoisé les tigres & les lions cruels. On a dit de même d'Amphion, fondateur de la ville de Thèbes, qu'il attiroit les pierres par les sons touchans de sa lyre, & qu'il les menoit où il vouloit. Dans le commencement la Poésie étoit le seul organe de la sagesse. Ce fut elle qui distingua le bien public de l'intérêt particulier, le sacré du profane; qui arrêta le brigandage des mœurs, qui fixa les liens du mariage, qui bâtit les villes, qui grava les lois sur le bois; & ce fut ce qui mit en honneur les Poètes & les vers. Homère parut : ensuite Tyrtée, dont les vers mâles animèrent au combat les courageux guerriers. Les oracles firent leurs réponses en vers. La morale prit le même langage. La douce voix des Muses fut employée pour fléchir les Rois; enfin on inventa les spectacles & les jeux, à la fin des longs travaux. Après de si glorieux emplois de la Poésie, qui pourroit rougir de toucher la lyre, & de prendre les leçons d'Apollon?

ON A DEMANDÉ si un bon Poème étoit l'ouvrage du génie, ou celui de l'art. Pour moi je ne vois pas ce que peut faire l'art sans le génie, ni le génie sans l'étude. Ils ont besoin l'un de l'autre, & doivent se réunir pour arriver au but. L'athlète qui désire de remporter le prix de la course, s'y est préparé dès sa jeunesse, par des exercices pénibles; il a supporté le chaud, le froid; il s'est abstenu du vin & de l'amour. Le flûteur qui joue aux fêtes d'Apollon Pythien, a long-tems appris son art; & craint un maître sévère. Aujourd'hui c'est assez qu'on dise : Les vers que je fais sont admirables : malheur à qui sera le dernier! Je serois honteux de l'être, & d'avouer que j'ignore ce que je n'ai jamais appris.

UN POÈTE riche, qui rassemble chez lui des admirateurs intéressés, est semblable à un huissier crieur, qui amasse autour de lui le peuple pour vendre des marchandises. S'il a de plus une bonne table, & qu'il soit homme à cautionner le débiteur pauvre, à le tirer d'un mauvais procès je serai bien étonné s'il a le bonheur de distinguer l'ami vrai du flatteur. Si vous venez de faire, ou si vous êtes au moment de faire à quelqu'un un présent, gardez-vous de lui réciter vos vers, tandis qu'il est encore plein de sa joie, il s'écriera : Que cela est beau! que cela est admirable! il pâlera, il bondira, il pleurera de tendresse, il frappera du pied. Comme ceux qui sont payés pour pleurer aux funérailles, en disent & en font presque plus que ceux qui sont vraiment affligés; de même un flatteur, qui se moque de nous, fait plus de démonstrations qu'un approbateur sincère. Les Rois sont plus sages : ils enivrent celui dont ils veulent faire leur ami; & le vin, comme une douce torture, fait sortir la vérité. Si vous faites des vers, déifiez vous de ces trompeurs enveloppés de la peau du renard.

SI VOUS LISIEZ quelque chose à Quintilius il vous disoit : Corrigez ceci & encore ceci. Vous lui disiez que vous ne pouviez faire mieux, que vous aviez essayé deux fois, trois fois : Effacez donc le morceau, & remettez la matière sur l'enclume. Si au lieu de vous rendre vous preniez la défense de l'endroit attaqué; il n'ajoutoit plus un mot, & ne se fatiguoit pas en vain pour vous empêcher de vous aimer vous & vos productions seul & sans rival. Un Critique éclairé & vrai blâmera un vers lâche ou dur, il crayonnera un endroit peu soigné il retranchera les ornemens fastueux; fera éclaircir ce qui est obscur; vous arrêtera sur une expression équivoque; marquera ce qui doit être changé, en un mot, il fera le devoir d'un Aristarque. Il ne dira point, pourquoi faire de la peine à un ami pour des riens? Ces riens peuvent avoir des suites, & rendre votre ami ridicule une fois pour toujours.

DE MÊME qu'on fuit un homme qui a la lèpre; le mal de roi, à qui le fanatisme, ou la colère de Diane a troublé le cerveau; on fuit de même, quand on est sage, & on craint de toucher un Poète Fou de lui-même & de ses productions. Il n'y a que les enfans, & ceux qui ne savent pas le danger, qui le suivent & l'approchent. Si donc, lors qu'il enfante sans douleur ses vers sublimes, & qu'il marche, comme les guetteurs de merles, sans voir à ses pieds, il tombe dans un puits, ou dans une fosse profonde, & que, d'une voix plaintive, il s'écrie : Au secours, chers citoyens, au secours! que personne ne s'avise de l'en tirer. Si, par pitié, quelqu'un vouloit lui jeter une corde pour l'aider à sortir de là, Que savez-vous, lui dirois-je, s'il ne s'y est point jeté exprès, & s'il veut qu'on le sauve? Et je lui raconterois l'aventure du Poète Empédocle, qui, voulant se faire passer pour un dieu, sauta, de sang froid, dans l'Etna enflammé. Qu'il soit permis à un Poète de se détruire. Le sauver malgré lui, c'est autant que de le tuer. Ce n'est point la première fois qu'il l'a fait : & si on le retire, il ne s'en résoudra pas plus à n'être qu'un homme, & à mourir d'une mort dont il ne soit point parlé. On ne sait pas trop pourquoi il fait des vers; si c'est qu'il a souillé les cendres de son père, ou profané quelque lieu saint. Au moins est-il sûr qu'il a une Furie qui le possède. Et comme un ours qui a brisé les barreaux de sa loge, lecteur impitoyable, il met en fuite le savant & l'ignorant. Malheur à celui qu'il a saisi! il le tient, & le fera expirer sous ses vers : c'est une sangsue qui ne quittera pas prise qu'elle ne soit gonflée de sang.

L'Art poétique

de Quintus Horatius Flaccus, dit Horace (–65 à –8)

a été rédigé vers –13.

La traduction de Charles Bateux date de 1748.

ISBN : 978-2-89668-063-4

© Vertiges éditeur, 2009

– 0064 –

Dépôt légal – BANQ et BAC : deuxième trimestre 2021

Lecturiels

www.lecturiels.org